

24,38° latitude sud 79,47° longitude ouest

Le clapotis des vagues cliquette doucement sur les galets ; je baigne dans une douce torpeur que rythme le balancement des palmes dans le vent du soir.

La tempête d'hier a livré son butin à la plage ; quelques branchages, et cadavres d'oiseaux jonchent l'épais tapis de varech entassé là par les grandes marées. Au loin flottent des oripeaux blanchâtres, fantômes étranges déchiquetés par les récifs acérés de la barrière de corail. Maintenus à l'écart des abords de la plage par les courants, quelques objets inconnus flottent mollement... Ils nagent au large de mes terres avec la maladresse et les incertitudes des corps inadaptés à l'élément liquide.

Jamais je n'ai vu s'approcher de mon sol autre chose que les restes de la vie végétale et animale de l'océan qui m'entoure. Je ne connais du monde vivant que celui des eaux dont je recueille les vestiges après que la marée les a abandonnés sur la grève. Parfois ces ossements s'animent, sous la direction du ressac qui les agite comme un chef d'orchestre, accordant le souffle de la marée montante aux crissements du sable blanc sur ces restes de vie, égarés là...

Ma respiration s'interrompt un instant... Sur la plage, loin derrière les derniers rochers émergés, un mouvement vient de naître, un geste que je n'ai encore jamais vu. Rien de semblable à l'envol d'un oiseau de mer, plus impressionnant que le roulis des vagues les jours de tempête, un élan bref et saccadé comme aucun animal marin n'en exécute.

Délicatement, le corps s'est redressé sur ses jambes. Visiblement ivre d'épuisement, mutilé par les attaques des roches et du sel, il titube piteusement, découvrant du pied et du regard l'espace qui l'entoure. Hébété, comme un animal blessé, il tâtonne du regard et de l'esprit pour reprendre pied sur les rives de la vie.

L'effroi qui se lit dans ses gestes me transperce l'âme comme un éclair de feu. Je n'ai jamais accueilli dans mes flancs que les jeunes oisillons des goélands, ces vampires affamés qui me quittent dès que leur plumage nouveau-né le leur permet; pas un arbre n'a voulu m'adopter pour y planter ses racines, excepté les grands palmiers fichés dans mon sol comme des volatiles tombés du ciel...
Je sens monter en moi une énergie nouvelle...
Je suis habitée !

Les premiers jours, je me fais discrète, presque effacée, me contentant d'observer cet étranger à la découverte de son nouvel espace.

Il erre sur le sable comme une jeune tortue marine après l'éclosion ; il se traîne jusqu'à la source qui lui donne l'eau douce de la survie, oscillant entre la vie et la mort, vacillant avec le désarroi d'un oiseau aux ailes brisées. De longues journées s'écoulent pesamment durant lesquelles je le veille, comme on veille un enfant malade.

Un matin, comme dans un sursaut, la vie lui revient... Il part courageusement à l'assaut des buissons couverts de baies comestibles qui bordent la plage. Il entreprend de capturer les quelques crabes et crevettes pris au piège des flaques d'eau salée séparées de l'océan par la marée descendante.

Je m'unis de toute mon âme à cet élan vital. Je fais surgir du fond de mes roches les minéraux essentiels pour donner toute sa saveur à l'eau de ma source. Je sollicite mes grands arbres pour que leurs noix de coco recèlent le lait le plus désaltérant, la chair la plus soyeuse et nourricière, et passe de longs moments la nuit, à creuser des puits de sable entre les rochers, créant des viviers pour les crustacés et les poissons auxquels il pourra puiser sa nourriture. Délicatement, j'écarte les rideaux des palmes afin que le soleil mûrisse les fruits des broussailles dont le jus sucré lui sera si doux.

Il faut quelques semaines, ou quelques mois, dans cet espace hors du temps pour que mon habitant organise une vie élémentaire ; non pas qu'il se soit adapté... mais il tente de survivre.

Je suis affligée de voir que la recherche d'un moyen d'évasion le tenaille...

Peut-être sait il que la traversée de l'océan à bord d'une embarcation de fortune ne le mènerait qu'à la mort. Alors, c'est à la sagesse de l'attente qu'il se résigne, à la lumière de quelques pâles lueurs d'espoir. Comme cette étincelle de vie qu'il entretient jour et nuit dans le brasier de branchages qui flambe sans arrêt sur la grève. La nuit il l'alimente avec de gros rondins de palmiers qu'il traîne à grand-peine de la forêt vers la plage, portant douloureusement le poids des quelques heures de repos que leurs flammes vont lui accorder. La fumée s'élève en permanence, qu'il pleuve ou qu'il tempête ; cette maigre lumière est sa seule chance d'être un jour repéré par le monde des siens.

Mon univers qui l'entoure de toute sa tendresse n'est à ses yeux qu'hostilité, sécheresse, désolation...Il y puise les quelques denrées qui lui permettent d'échapper à la mort, en attendant que le salut vienne, s'il vient un jour...

Je lis dans ses rêves les ruisseaux, les forêts, les collines vertes et jaunes de son pays, sa jeunesse irisée des couleurs du vivant. Je ne suis pour lui qu'un rocher gris, source de maigre subsistance ; dont il tolérera donc le vide infini pour subsister jusqu'à la délivrance, fut-elle celle de la mort.

Moi, je vibre d'amour pour cette créature dont j'ai la responsabilité. Je la bois du regard, m'enivre de son odeur, m'anime à chacun de ses gestes. J'existe enfin... Comme une mère nourricière, comme une amante transie par la passion; mes maigres rochers, mes quelques arbustes sont devenus des attraits séduisants. Même la barrière de corail qui m'encercle dans son lagon comme dans un drapé turquoise, tremble d'émotion à chaque pas de mon îlien sur le sol de son refuge. Mon bonheur est absolu.

Mon habitant, lui, pleure chaque jour de désespoir.

Son teint s'est buriné au soleil, sa longue chevelure décolorée par le sel l'intègre au décor comme un nouveau feuillage de la végétation insulaire. Sa démarche élastique franchit avec légèreté les arêtes

rocheuses de la grève, tel un animal parfaitement adapté à son environnement...

Je crois y reconnaître mon rejeton, fils de mes amours avec l'océan...

Nuit et jour, semaine après semaine, mois après mois, il entretient le feu dans le foyer de pierres qu'il a élevé au sommet de la dune ; inlassablement, la fumée disperse son signal dans l'azur.

Combien d'années aura t'il passé sur mes côtes ?...

Il est bien incapable de le dire lorsque la chaloupe du cargo accoste sur la plage, reliant la fumée de ses espoirs au monde des humains. Au large, sagement ancré, le navire attend son rescapé, préparant déjà son entrée triomphale dans les eaux portuaires d'Europe avec à son bord le miraculé du Pacifique.

Tout d'abord, je n'ai rien vu... J'ai tant vécu de la fusion avec mon habitant que j'en ai oublié qu'il ne m'appartenait pas. Je vois s'éloigner le cargo loin de mes côtes, sans comprendre ce qui se déroule. Ce n'est qu'après une longue nuit inerte que je perçois le silence étouffant qui règne dans la cabane de fortune sur la plage ; le bercement de la respiration paisible sous l'abri a laissé la place au gouffre de l'absence.

Mon âme s'est enfuie...

Je ne suis plus que cet amas de galets perdu au milieu de nulle part, piqué de quelques maigres palmiers échevelés.

Je suis aussi laide que je suis vide.

Même les oiseaux de mer délaissent mes côtes pour aller nicher sur des falaises plus accueillantes. Quelques rares crabes égarés fréquentent encore mes rochers, avant de s'enfuir de toutes leurs pinces vers des eaux plus chaleureuses.

Fantôme d'amour immobile, je dérive sur l'infini de ma tristesse.

Loin, très loin, les fonds marins tressautent sous la violence d'un séisme. Les falaises des profondeurs s'écroulent, d'immenses failles crevassent les rochers des abysses ; la lave en fusion venue des

entrailles de la terre se fige en rougeoyant de colère sous les flots profonds.

J'ai ressenti jusqu'au cœur de mes hauts-fonds la violence du tremblement de terre ; j'en sais les conséquences...

J'attends, sans peur, le raz de marée inévitable qui s'en suivra, me délivrant à jamais de ma douleur en m'ensevelissant sous les millions de tonnes d'eau lancées à toute force à l'assaut de mon chagrin.

Opportune Coste